

e
a
e
t
l,
à
?
t
u

« Apprends à ton fils à nager et à ta fille à souffrir ¹ » l'image de la femme dans le proverbe judéo-espagnol

par Esther Benbassa-Dudonney

« Refran mintirozo no ay » – « Il n'y a pas de proverbe mensonger », prétend la sagesse populaire. Ainsi, le proverbe véhiculerait une « vérité » ou des vérités érigées en éthique du quotidien. Cette « vérité »-pouvoir fondée sur l'observation de la nature, complète et transgresse à la fois la Loi écrite : fondement de l'existence du juif. Le proverbe transmis de génération en génération dans la langue des aïeux espagnols rattache les judéo-espagnols à leur terroir d'antan tout en leur rappelant – par la portée religieuse de certains d'entre eux – leur appartenance au judaïsme. Enrichi de l'expérience de jadis, le proverbe admoneste une ligne de conduite dans le présent et assure la continuité du passé dans le futur; il se révèle comme le plus sûr garant de l'héritage culturel. Par essence, il constitue une parole sclérosée, la preuve en est qu'il n'a pas suivi la transformation de la langue

1. *A tu ijo ambezalo a ennadar i a tu ija endetchar Endetchar* : (sens propre) – chanter des complaintes, réciter des lamentations funèbres à l'occasion d'une mort, ou le 9 du mois de av. (sens figuré) – souffrir.

judéo-espagnole par les apports linguistiques extérieurs dus aux relations intercommunautaires et aux nouveaux besoins de significations suscités par la progression sociale. Par comparaison à la langue judéo-espagnole émaillée de mots turcs, grecs, français, le proverbe communique le message dans un espagnol relativement exempt d'influences extrinsèques; ce qui n'exclut pas le fait d'avoir subi les conséquences de la réforme de l'écriture en 1928, imposée par le gouvernement kémaliste; voire l'abandon des caractères Rachi au profit de l'alphabet latin. Oral avant tout, le proverbe entre dans le domaine de l'écrit par la volonté de ceux qui conscients du déclin numérique de ce groupe ethnique et surtout du phénomène d'assimilation susceptible de le condamner tôt ou tard à l'oubli avec la perte de l'identité culturelle judéo-espagnole, tentèrent de le délimiter dans le temps et dans l'espace. Les premiers recueils de proverbes virent le jour à la fin du siècle dernier et de nos jours avec le renforcement de la prise de conscience devant le spectre de la perte d'identité culturelle, le proverbe s'est métamorphosé en objet d'étude riche d'enseignements; la transformation graphique à laquelle fut sujet celui-ci relève ainsi d'un épiphénomène externe au groupe ethnique en question. Partie intégrante de la mémoire collective, le proverbe constitue un terrain d'investigations sociologiques pour l'approche des judéo-espagnols à travers leur vécu. Parole-« vérité »-pouvoir, il propage une idéologie qui englobe la conduite humaine dans une société circonscrite; en l'occurrence, repliée sur elle-même, dépourvue de territoire national, rattachée à une tradition ou à des traditions religieuses, exilée et exilante.

Quelle image de la femme peut nous renvoyer le proverbe en tant que composante de l'idéologie à but moralisateur, directrice des consciences; élément stabilisateur; soupape de sécurité des structures en place? La femme apparaît dans son rôle stéréotypé de mère ², d'épouse ³, de sujet inférieur ⁴, d'être soumis aux volontés

2. *Mujer sin kreaturas es un arbol sin frutas* : Une femme sans enfants est un arbre sans fruits.

3. *Ni Pesah sin tomar ni ija sin kazar* : Ni Pâque sans cérémonie ni fille sans mari.

4. *Kaveyo lungu, meoyo kurto* : La femme a les cheveux longs et l'esprit court.

de l'époux ⁵; mais aussi comme la folle ⁶, la sorcière ⁷ : portrait pour ainsi dire conforme à l'imagerie masculine puisant sa matière dans une texture de privilèges que confère à l'homme sa domination sur l'être volage ⁸, faible ⁹; l'objet sexuel ¹⁰⁻¹¹⁻¹²; la reproductrice ¹³; mais surtout mère de ses descendants. Il serait erroné de se confiner dans cette image monolithique de la femme; un certain nombre de proverbes recèlent des bribes de subversion dirigée contre les hommes ¹⁴; des critiques du comportement masculin ¹⁵; des appels à briser le carcan d'un itinéraire tracé à l'avance : domination père-fille/époux-femme.

Même si la jeune fille bénéficie d'un nombre restreint de proverbes formulés à son égard, une partie de ceux-ci l'engagent à profiter de la vie avant de tomber sous le joug du mari ¹⁶. La révolte contre le mariage de convenance ¹⁷, les structures habituelles

5. *Ken kaza konsiente* : Qui se marie consent (consent à se soumettre).

6. *Ken mueve mezes esta en la tripa de la loka, algo le toka* : Celui qui reste neuf mois dans le ventre de la folle n'en sort pas indemne.

7. *Brucha no muere si no decha brucha* : Sorcière ne meurt pas sans laisser une autre pour la remplacer.

8. *La onesta en la punta de la montanya* : Femme vertueuse, au sommet de la montagne (allusion à la rareté de femmes vertueuses).

9. *Ken darsa a su mujer no se yerra* : Qui conseille sa femme ne se trompe pas.

10. *Espantada esta mi ermoza de azer tal koza!* : Effrayée est ma belle de faire telle chose! (évoque le peu de scrupules qu'éprouvent les femmes en matière de séduction).

11. *Una i buena komo la de Elena* : Un beau sexe comme celui d'Hélène.

12. *Ke tal? Komo la de Mazal* : Comment ça va? – Comme le sexe de Mazal.

13. *La ija nase para parir, el ijo para resivir* : La fille naît pour enfanter et le garçon pour recevoir. Recevoir pourrait également signifier; aider le nouveau-né à voir le jour, lui donner les premiers soins.

14. *Marido marido, dolor de oyido; lo veyga en medio del rio* : Mari mari, douleur d'oreille; que je le voie au milieu de la rivière (montre le peu de sympathie éprouvée par la femme envers l'époux).

15. *Mas vale ke vos vea marido kagando, i no paponiando* : Il vaut mieux que le mari vous voie en train de déféquer plutôt qu'en train de manger (il faut jouer la comédie devant le mari puisqu'il pourrait être jaloux du bien-être de son épouse, ou bien la réprimander à cause des dépenses occasionnées par son appétit).

16. *Ken es mosa i no se lo goza, al otro mundo no repoza* : Si étant jeune fille, on ne jouit pas de la vie, on n'aura guère de paix dans l'autre monde; « carpe diem », il faut profiter de la vie avant de s'embarquer dans la galère du mariage.

17. *Komo lo kero i me kere, ni kinyan se kere* : Ceux qui s'aiment n'ont pas besoin de promesse solennelle (on peut outrepasser les formalités, donc transgresser la tradition, le pouvoir parental).

du couple à domination masculine¹⁸, la fatalité-reproduction¹⁹⁻²⁰, l'esclavage domestique²¹ se glisse insidieusement dans cette parole-pouvoir. On trouve également des proverbes dictant la conduite inverse et d'ailleurs en nombre plus élevé que les précédents. La récurrence du thème : mariage, source de malheur pour la femme, dénote déjà en soi la place peu enviable assignée à celle-ci au sein du couple²²⁻²³. Par contre, le mariage apparaît pour l'homme comme une source de jouvence²⁴.

Rares sont les proverbes revalorisant la femme pensante; ceux qui en font état, définissent la pensée et le savoir féminins en corrélation avec les critères masculins. « *A la mujer savia el marido la yama ermano* » – « *La femme savante le mari la prénomme frère* » : serait-ce un encouragement à l'émancipation de la femme? L'accès au savoir s'acquiert au prix d'une perte de l'identité féminine. Sur le même « piédestal » que l'homme, elle s'intègre au clan masculin : *frère* mais nullement *sœur*. La valorisation par la connaissance conduit à la « masculinisation » dans une négation totale de la féminité et de la femme en tant qu'être susceptible d'exister au féminin s'appropriant le pouvoir de l'homme auquel se rattache « indéniablement » la connaissance. Le droit au savoir se réalise en l'occurrence dans un univers masculin, voire par l'acquisition de ses valeurs, qui elles à leur tour de par leur fondement rejettent la femme. L'intelligence féminine, s'il y en a..., s'associe à malice²⁵, intrigue²⁶ : armes des opprimées; contre-pouvoir de celles qui se

18. *Ken no keru byen la mujirike, si trave la urijike* : Qui n'aime pas sa femme se tire l'oreille (le regrette).

19. *Ken fijus kerin, di fijus ke no skapin* : Qui désire avoir des enfants soit condamné à ne pas en finir.

20. *Fijus tangan ken lus dizeyan* : Qu'ils aient des enfants ceux qui les désirent.

21. *La kuzina es negra vizina* : La cuisine est une mauvaise voisine (incite à délaissier les travaux ménagers).

22. *Madre, ke es kazar? filar, parir i yorar* : Mère, qu'est-ce le mariage? – Filer, enfanter et pleurer.

23. *Si la mosa savia lo ke yeva la kazada, se kortava el pie i mano i kedava asolada* : Si la jeune fille savait ce que souffre une femme mariée, elle se couperait le pied et la main et resterait solitaire.

24. *Ken no kere azerse viejo de prisa, ke krie gayina i tome dichipla* : Celui qui ne désire pas vieillir rapidement qu'il élève une poule et qu'il prenne une femme.

25. *Tchika de boy yena de malisyas* : Petite de taille, pleine de malice.

26. *Mutchigua mujeres, mutchiga malfetchorias* : Beaucoup de femmes, beaucoup d'intrigues.

trouvent dans l'obligation de mener leur stratégie dans leur prison-maison. Les hommes demandent à la femme de bien gérer ce lieu clos qu'est la maison²⁷ où ils règnent en maîtres, mais pas toujours absolus. La femme par la fatalité domestique ancestrale maîtrise son champ de manœuvre par des moyens que les hommes qualifient de « défauts » : inconstance²⁸, bavardage-clabaudage²⁹, gaspillage³⁰, bouderie³¹, entêtement³², indifférence envers l'époux³³; elle mine avec patience le règne masculin.

N'empêche que le « pouvoir » féminin se confine à la maison³⁴⁻³⁵; prison dorée, diraient les hommes. Toute transgression de ce lieu par l'ouverture vers l'extérieur (bavardage, sorties, oisiveté-temps libre, relations avec les autres femmes) est réprochée : la culpabilisation qui en découle sert de soupape de sécurité et limite les dégâts qui pourraient en résulter au niveau des privilèges de l'époux-père³⁶⁻³⁷. Quoi qu'elle fasse, elle reste le bouc émissaire de son époux; sujette à ses sautes d'humeur³⁸⁻³⁹ et à ses penchants agressifs.

27. *Kaza sin mujer es barka sin timon* : Maison sans femme est comme un navire sans timon.

28. *Kada dia da une buelta el mundo, i la mujer kada segundo* : La terre tourne tous les jours et la femme toutes les secondes.

29. *Michilikuera mata tres, tres maridos en un mes* : La femme cancanière tue trois, trois maris en un mois.

30. *La mujer destruidera, vazia del marido la faldikuera* : L'épouse prodigue vide la poche du mari (l'appauvrit).

31. *Mujer anojada maldisyon del Dyo* : Épouse boudeuse, malédiction divine.

32. *Este tifsin se abolta i la kavesa de mi mujer no* : Ce plateau tourne, mais pas la tête de ma femme (locution).

33. *La mujer baylando, el ombre yorando* : La femme danse lorsque le mari pleure.

34. *La kaza es de la mujer* : La maison appartient à la femme.

35. *La mujer en kaza el ombre en el tcharchi* : La femme à la maison, l'homme au marché.

36. *La mujer i la gayina por muntcho andar son perdidas* : La femme et la poule perdent leur honneur à trop traîner les rues.

37. *Puerta avierta, mujer deskuidada* : Une femme qui a toujours sa porte ouverte (qui entretient des relations avec le monde environnant) néglige son intérieur (sa maison).

38. *El ke no tiene lo ke azer, kita los ojos de la mujer* : Celui qui n'a rien à faire, s'en prend à sa femme.

39. *Kero no kero kon mi mujer me tomo* : Pour un oui pour un non, je cherche querelle à ma femme.

La subversion est matée, à chacun sa vocation, surtout pas de contre-pouvoir⁴⁰. Les rôles sont d'avance répartis; la mise en scène dépendra de l'habileté de chaque femme⁴¹.

Elle ne se réalise ni dans ce lieu clos-maison ni dans le mariage; elle aspire à cet « extérieur » libérateur; mais cela est-il toujours possible⁴²? De nombreux proverbes dénigrent l'époux, le comparant à une douleur, à un malheur qu'il faut combattre par ses propres moyens⁴³. Les hommes ne se font pas non plus une idée très élevée de la femme⁴⁴; d'ailleurs pour avoir la paix, ils préfèrent prendre une femme inférieure à leur condition⁴⁵; en l'occurrence pas très « intelligente⁴⁶ ». S'établissent ainsi des relations de maître à esclave : condition sine qua non d'une domination sans ombre. Pour la sauvegarde de ce pouvoir sur l'autre, l'homme brandit le glaive de la pression économique⁴⁷; la femme ne possède en général aucune qualification – s'entend à l'époque –; sa dépendance économique confère à l'époux la sécurité des possédants, d'ailleurs même après sa mort⁴⁸. Personne n'est dupe; l'homme le sait; la femme consent de par sa condition sociale qui l'accule au compromis. L'épouse assimile le plus souvent son conjoint à un revenu économique : revanche ou conjoncture⁴⁹?

40. *Mujer ke tchufla, gayina ke kanta matalas* : Femme qui siffle et poule qui chante, tue-les.

41. *Al marido komo lo ambezates, al ijo komo lo kriates* : Le mari se plie aux habitudes, quelles qu'elles soient, que lui impose sa femme; il dépend également de la mère, de donner de bonnes habitudes à l'enfant qu'elle élève.

42. *Alegria en la plaza, eskurina en la kaza* : Gaie dans la rue, ténébreuse à la maison.

43. *Al marido bueno un kuerno; al negro, tres o kuarto* : Au bon mari, mets-lui seulement deux cornes; mets-en trois ou quatre au mauvais.

44. *El ke tyene mujer buena, ke la mire de gwadrar* : Si tu as une femme bonne, cache-la.

45. *Abacha eskalon, toma mujer; i suve eskalon i toma haver* : Prends femme dans une classe au-dessous de la tienne, mais associe-toi à quelqu'un qui t'est supérieur.

46. *Es mutchu negru de tomar mujer savia* : C'est très mauvais de prendre femme savante.

47. *El se va komo bankier, a mi me decha sin un diez* : Lui, il s'en va comme un banquier; moi, il me laisse sans le sou.

48. *Si keres ke la mujer yore, dechala prove* : Si tu veux que la femme pleure après ta mort, laisse-la pauvre.

49. *De vez ke vengo yeno, so marido bueno* : Lorsque je rentre chargé de marchandises, je suis un bon mari.

Rarement pensante, mais plutôt objet sexuel susceptible de monnayer son sexe⁵⁰; on veille à son « honnêteté » par une surveillance continuelle⁵¹.

On la compare également à des végétaux convenant parfaitement à la symbolique masculine qui requiert de sa plante la douceur-soumission, le paraître et la reproduction. Poire, melon : symboles innocents⁵²⁻⁵³⁻⁵⁴⁻⁵⁵⁻⁵⁶...? Dans ce verger au féminin, l'homme figure une seule fois comparé à la pastèque.

Par contre, la femme et l'oie; la femme et la poule forment des couples harmonieux. Est-ce la peine de signaler que ces volatiles de basse-cour sont réputés pour leur stupidité, nonobstant l'ostracisme que peut receler une telle catégorisation⁵⁷⁻⁵⁸. Dans le proverbe « *Ya no kavo en pies, la gata me pario tres*⁵⁹ », on passe de la comparaison à l'anthropomorphisme (présent dans l'allégorie végétale); la chatte symbolisant – à défaut de lapine, étant donné l'interdiction religieuse légiférant la consommation de ce mammifère – la copulation et la prolificité : dénominateurs communs de l'essence féminine dans la représentation masculine.

Les canons de beauté féminine décrétés par la loi, d'évidence masculine, donnent la préférence aux rousses plutôt qu'aux

50. *La ke tyene butika de debacho del umbligo, no se muere de fambre ni de frio* : Celle qui possède une boutique au-dessous du nombril, ne meurt ni de faim ni de froid (le sexe assimilé à un capital).

51. *Ken, tyene una mujer ermoza ke la gwadre* : Il faut cacher la femme belle.

52. *El melon i la mujer malos son de konoser* : Il est difficile de connaître le melon et la femme.

53. *El melon i la mujer malos, no es de ver* : Le mauvais melon et la mauvaise femme ne valent rien.

54. *Al melon i a la mujer es liviano de eskojer, al karpus i al ombre nunka* : Il est facile de choisir le melon et la femme, mais pas la pastèque et l'homme.

55. *Kuanto mas resta la pera en el peral, mas espera su buen mazal* : Plus longtemps reste la poire sur le poirier, plus il devient difficile de lui trouver acquéreur (il s'agit de la jeune fille en âge de mariage).

56. *La mejor pera se kome el puerko* : La meilleure poire la mange le cochon (les jeunes filles méritantes épousent des hommes sans valeur).

57. *Dos mujeres i una baba forman un bazar* : Deux femmes et une oie suffisent à former un marché (allusion au tapage féminin).

58. Cf. proverbe n° 36.

59. Je ne tiens plus debout... la chatte vient de mettre au monde encore trois (enfants).

blondes⁶⁰; aux femmes fortes plutôt qu'aux femmes minces⁶¹⁻⁶². Surtout pas de beauté exagérée⁶³; certes, une femme belle constitue pour l'homme un plaisir du même registre que le vin ou la rose⁶⁴, mais aussi un danger⁶⁵. Le bel objet suscite la convoitise des autres⁶⁶ et par là même ébranle le pouvoir du mari-possesseur. Ne vaut-il pas mieux détourner l'obstacle et procéder par antithèse, en philosophant sur la fragilité de cet atout : la beauté⁶⁷ et consoler les femmes considérées laides, puisqu'en contrepartie elles jouissent dans la vie de la chance dont les belles sont apparemment dépourvues⁶⁸. D'ailleurs tout le monde le sait : beauté et vertu ne s'harmonisent pas⁶⁹...! Discours d'homme ou de femme? Difficile à vérifier; en tout cas une chose est certaine : aucun proverbe ne fait allusion au thème de la beauté chez l'homme; en a-t-il vraiment besoin...?

Le mariage se revêt d'une importance capitale; le mot « *mujer* » en judéo-espagnol qui qualifie l'être féminin et l'épouse ne fait aucune distinction entre l'état de fait et le choix social, assimilant l'un à l'autre comme dans la plupart des langues. D'ailleurs, la femme non mariée a-t-elle droit de cité⁷⁰⁻⁷¹? La

60. *Mas vale una kolorada ke syento amariyas* : Il est préférable d'avoir une rousse que cent blondes.

61. *Dame godrura te dare ermozura* : Embonpoint égale beauté.

62. *La godra : karne de sevo; la flaka : karne de sangre* : La femme forte : chair de graisse; la femme mince : chair de sang.

63. *Ni ermoza de enkantar, ni feya de spantar* : Il ne faut être ni d'une beauté enchanteresse ni d'une laideur effrayante.

64. *Dezidme mi dama ken mantiene al vivo? El vino, la roza i el grano de trigo, i una linda dama ke durma konsigo* : Dites-moi madame, qui tient en vie un être humain? – Le vin, la rose, le grain de blé et une belle dame qui dort avec vous.

65. *A la ermoza el sol la akoza* : La belle est poursuivie même par le soleil.

66. *La mujer ormoza tyene su reynado detras de la puerta* : La femme belle a son royaume derrière la porte.

67. *La mujer i la roza fiske la afreskas te tura ermoza* : La femme et la rose restent belles tant que tu les arroses.

68. *Tengas el mazal de la feya* : Que tu aies la chance de la laide (à l'adresse de la femme belle).

69. *Kastida i belleza, kajî nunka en una piesa* : Vertu et beauté, jamais ensemble chez la même personne.

70. *Ke sea mi marido, ke sea en tapetiko* : Pourvu que j'aie un mari, peu importe qu'il soit déjà mort.

71. *Marido lo kero, presto lo kero* : Je veux un mari, je le veux vite.

période qui s'écoule entre le passage du père à l'époux-père représente la préparation à l'acte de socialisation; il faut en profiter avant d'entreprendre la « *via dolorosa* ». Le mariage-droit d'existence : source de malheur pour la femme de par ses règles de fidélité, d'obéissance, de servitude; univers de non-choix et de renonciation au plaisir; il apparaît avant tout comme une nécessité sociale⁷². Par tous les moyens, la femme se doit de chercher un époux pour s'affirmer en tant qu'être social. La veuve de par la disparition de son support de sociabilité se trouve ainsi privée de sa raison d'être; n'existant qu'à travers « *lui* », sans « *lui* » son sort s'avère peu enviable⁷³⁻⁷⁴.

La femme qui donne naissance à un enfant de sexe masculin renforce par l'intermédiaire de deux hommes : le père et le fils, son assise sociale⁷⁵. Dans un discours empreint de valeurs masculines, elle entre dans le jeu phallogratique par son « *désir* » de donner naissance à un homme pour établir son identité de femme qui une fois de plus lui est attribuée par les hommes⁷⁶⁻⁷⁷. Le fils, dépositaire de la lignée, investissement économique des vieux jours⁷⁸, il procurera par la lecture du Kadich le repos de l'âme de sa mère et de son père⁷⁹. La fille ne peut pas prétendre accomplir ces missions considérées de haute importance; de surcroît, elle occasionne des soucis pour ses parents dès sa naissance jusqu'à

72. *De ke sivda sos? De la de tu marido* : De quelle ville es-tu? – De celle de ton mari (on est toujours de la ville de son mari!).

73. *A la bivda el gwerko la ambitiona* : La veuve, le diable l'ambitionne.

74. *Maldisyon de bivda, lagrimas de gwerfano, no aparán a bueno* : Malédiction de veuve, larmes d'orphelin portent malheur (la veuve semble acquérir un état de sainteté en substitut à la perte de son statut social de femme d'un homme : épouse).

75. *Atchakes de Behor kome la mana* : Grâce à l'aîné, mange la mère.

76. *Ken ijo kria oro fila* : Qui élève un fils, file de l'or.

77. *Darsa mi ijo, aunke sea en Tichabeav* : Que Dieu me donne un fils que ce soit même le neuf du mois de Av. : Jour de deuil et de jeûne où les juifs commémorent la destruction du premier Temple en 586 av. J.-C.

78. *Ijo dukado viejo* : Fils, monnaie d'or.

79. *La ija para el caldo, el ijo para el palo* : La fille pour (vous faire) la soupe (quand vous êtes malade); le fils pour (tenir) la barre (du cercueil quand vous mourrez).

son mariage et même au-delà⁸⁰⁻⁸¹⁻⁸². Pourvoir une dot⁸³, un trousseau⁸⁴, un mari; assurer le « gardiennage » de sa virginité; assumer ses avatars conjugaux : voilà des tâches délicates pour les géniteurs. En échange, son amitié⁸⁵⁻⁸⁶, son aide aux travaux ménagers, sa solidarité⁸⁷⁻⁸⁸ avec la mère sont précieuses dans cet univers clos de la maison. La mère, à la fois rejette l'éventuelle naissance d'une fille⁸⁹⁻⁹⁰ et la désire⁹¹. Ambiguïté révélatrice de la contradiction dans laquelle vit la femme-mère tiraillée entre son désir propre et le « désir » imposé. L'identification dans la souffrance⁹², l'amertume créent la solidarité entre la mère et la fille. Solidarité qu'on ne retrouve pas entre père et fils, hormis la ressemblance : continuation du règne masculin⁹³. Si la déception régit les relations père-fils⁹⁴, au contraire, la mère responsabilisée du bien et du mal de sa

80. *Ken no tyene ijas tyene una dolor, ken las tyene siente* : Ne pas avoir de filles constitue une seule douleur, en avoir c'est cent douleurs.
81. *Tyene ijas, tyene ansyas* : Avoir des filles, avoir des soucis.
82. *Mis ijas kresidas, mis ansyas dobladas* : Mes filles élevées, mes soucis redoublés.
83. *La dota yo ti va dar, la felisidad vate a buchkar* : Je te donnerai la dot, va te chercher le bonheur (l'époux).
84. *La ija en la facha, el achugar en la kacha* : La fille dans les langes, le trousseau déjà dans la malle.
85. *La ija kon la madre komo la unya i la karne* : La fille et la mère (sont) comme l'ongle et la chair (inséparables).
86. *No ay mas amiga ke la madre i la ija, ke visten mizma kamiza* : Il n'y a pas plus amie que la mère et la fille, qui portent la même chemise (« destin » commun).
87. *Madre kon ijas no muere de ahito* : La mère qui a des filles ne meurt pas de privations.
88. *Siempre kon la ija de la facha fina la mortaja* : Toujours avec la fille, des langes jusqu'au linceul.
89. *Rozas i ijas al vizino* : Des roses et des filles pour le voisin.
90. *La ija, ni naska ni muera!* : Que la fille ne naisse ni ne meurt!
91. *La madre le dize a la fija : ke me bivas i ke me fagas figas* : Que m'importe les bisques, les contrariétés que tu peux me causer, dit la mère à sa fille, je passe outre à tout pourvu que tu sois vivante et prospère.
92. *Ken alava su ija la tinyoza? Su madre la mokoza* : Qui fait l'éloge de sa fille teigneuse? Sa mère morveuse (Solidarité dans la disgrâce).
93. *Tal padre tal ijo* : Tel père tel fils.
94. *Kuando el padre da al ijo, rie el padre, rie el ijo; kuando el ijo da al padre, yora el padre, yora el ijo* : Père et fils sont heureux quand c'est le père qui donne au fils; tous deux sont malheureux dans le cas contraire, le père se sent humilié et le fils donne souvent en maugréant.

fille⁹⁵⁻⁹⁶, par son abnégation-amour maternel vit dans l'échange, même s'il apparaît quelquefois vénal du côté de la fille⁹⁷. L'échange-communication, certes pas toujours absolu mais présent, supplante les « valeurs » de l'univers masculin au profit de la mutualité et de la camaraderie entre mères et filles et ce, tout au long de l'existence des femmes judéo-espagnoles, dans un contexte donné distinct du nôtre⁹⁸.

Ce parcours tout à fait sommaire des thèmes clés de l'image féminine à travers le proverbe qui fera prochainement l'objet d'une étude plus détaillée nous mène à une interrogation essentielle : le proverbe relève-t-il du discours féminin ou du discours masculin et au service de qui? Les enregistrements recueillis démontrent – sans qu'on puisse ériger cette constatation en théorie – l'usage fréquent fait par les femmes de cette éthique orale. Possédant de nombreuses variantes et de nombreuses graphies selon l'espace d'adoption, chaque proverbe se prête également à un large éventail d'interprétations; la nôtre représente une lecture, il en existe d'autres.

Les faits même mineurs de la vie quotidienne s'émaillent d'un proverbe qui justifie leur destination. Juge invisible, il dicte la conduite humaine dans un manichéisme adapté aux conditions de vie, tout en assurant la pérennité des valeurs traditionnelles au cours des âges, dans un souci d'ordre social où s'introduit le « désordre » à petites doses, juste ce qu'il faut pour assurer à travers la fragilité et la complexité des structures : la cohésion. Qui impose cet ordre? Le proverbe, en grande partie, apanage du discours féminin propagé par les femmes aux autres femmes – ce qui n'exclut pas son appartenance également au discours masculin – transmet-il l'ordre masculin « embrassé » par les femmes elles-mêmes en guise de loi orale, en opposition à la Loi écrite : attribut masculin?

95. *Eskoje tela de buena oja i ija de buena madre* : Choisis toile de bon fil (tissée avec du bon fil) et fille de bonne mère.
96. *Madre ke paryo a Silvana ke onra le kedaria!* (locution) : Quelle honte pour une mère dont la fille a mal tourné, est une « vierge folle »!
97. *La madre kon la ija al dar i al tomar son amigas* : Mère et fille s'entendent quand la première donne et que la deuxième reçoit.
98. *Yo keria ser vizina de mi madre para vijitarla manyana i tadre* : J'aurais aimé être voisine de ma mère pour lui rendre visite matin et soir.

L'homme juif de par son éducation et les nécessités religieuses : minyan⁹⁹, bar-mitsva¹⁰⁰, lecture du kadich¹⁰¹ – situation spécifique à une certaine époque dont le proverbe est le reflet – maîtrise l'écriture; contrairement à la femme qui s'en trouve démunie de par l'absence d'obligations et des critères éducatifs. Elle reçoit la morale religieuse à message masculin par procuration; ce qui suppose l'adaptation de celle-ci à l'imaginaire masculin avant sa diffusion au destinataire féminin. La femme « fonctionne » par une oralité circonscrite par des règles morales dont le proverbe forme la composante majeure. Elle s'empare d'une loi orale (prise au sens profane) complément et transgression à la fois de la Loi écrite : patrimoine masculin. La Communauté judéo-espagnole dépendante des institutions religieuses qui assurent sa continuité sur un sol d'exil par un certain système d'intégrité religieuse – s'entend dans le passé – observe les codes édictés, donc se plie à l'ordre social, lequel de par son fonctionnement est d'essence masculine. La femme judéo-espagnole dans une pareille conjoncture reçoit la version masculine de l'ordre social renforcé par son corollaire populaire : le proverbe, également de conception masculine; elle se l'approprie comme mécanisme oppositionnel duquel elle devient la détentrice afin de compenser sa dépossession de la Loi écrite, voire la courroie de transmission. Parole-« vérité »-pouvoir, le proverbe se trouve doublement consolidé du fait que le sujet parlant-transmettant est de préférence féminin et qu'il s'adresse au récepteur lui aussi féminin. Cette parole-morale, au cours des âges, subit des changements introduits par ses détentrices même; d'où les éléments subversifs contre l'ordre masculin émanant du vécu féminin et de ses avatars; l'élaboration de nouveaux proverbes (à supposer) qui relatent l'existence souvent douloureuse de la femme; l'apparition de proverbes d'obéissance strictement féminine. N'empêche que la femme, à travers les siècles, communiqua, par un pouvoir moral imaginaire, une idéologie masculine métamorphosée forcément en idéologie féminine de par ses sujets transmetteurs. Les failles qu'on décèle au niveau de l'image de la

99. Quorum de dix fidèles masculins requis pour réciter une prière comprenant le kadich.

100. Cérémonie d'initiation religieuse (rite de passage) qui se célèbre quand l'enfant mâle atteint sa treizième année.

101. Prière pour le repos de l'âme d'un mort.

femme, tout à fait contraire à l'idéologie masculine prouvent une fois de plus son adhésion incomplète à celle-ci. La femme a-t-elle vraiment pu intégrer le proverbe dans son oralité comme un contre-pouvoir, une force oppositionnelle à la Loi écrite : univers masculin? Y a-t-il vraiment une réponse? En tout cas, il subsiste des faits pertinents qui tendent à témoigner que l'homme ne se dessaisit nullement de ce moyen de persuasion; au contraire, il employa la femme pour sa propagation dans un processus complexe tissé de négation-affirmation-identité. La plupart des recueils de proverbes parus depuis la fin du siècle dernier portent des signatures masculines: Parmi ceux que nous avons consultés, un seul semble avoir été entièrement colligé par une femme¹⁰²; le second résulte de la collaboration entre un homme et une femme¹⁰³. L'écrit vainquit l'oral et de nouveau la femme sortit perdante. Elle, la courroie de transmission n'eut pas droit à la postérité... Pourtant ne remplit-elle pas un rôle de gardienne du système d'idées masculin, persuadée de le restructurer? Les dés étaient pipés d'avance; il n'y a qu'à étudier les proverbes concernant les relations belle-mère/bru; bru/belle-mère; belles-sœurs entre elles : monuments de rivalité entre femmes. Divisées par les hommes, elles s'opposent dans une lutte acharnée pour le même homme, en l'occurrence le fils. Face à la fraternité supposée des hommes, la « sororité » des femmes ne s'édifie pas en tant que moyen de survie par l'identification à la même cause. Ne fût-ce l'ombre d'une telle démarche, l'ordre mâle aurait marqué un recul. Diviser pour régner : prescription du « démiurge ».

La mère vit par l'intermédiaire du fils; existe par l'homme qui daigne lui procurer un statut social par alliance.

La bru-l'étrangère s'empare de ce fils-amant, puisqu'elle aussi n'existera que par le biais de l'homme-fils de « l'autre » susceptible de l'intégrer socialement. Opprimée par le pouvoir masculin, la femme-mère, dans un processus d'identification, perpétuera une oppression similaire au niveau de « l'autre femme »-bru; cette dernière, à son tour, le moment venu, reproduira le modèle sur la

102. Levy STELLA, *El Ladino Dichos y Refranes*, Argentine, 1979 (édité à compte d'auteur).

103. Kolonomos ŽAMILA et Sadikario AVRAM, *Proverbs, Sayings and Tales of the Sephardi Jews of Macedonia*, Belgrade, published by the Federation of Jewish Communities in Yugoslavia, 1978.

femme « ennemie »-future bru qui épousera le fils. Dans une « fatalité » dictée par l'homme, les femmes seront divisées par l'homme et pour l'homme ¹⁰⁴⁻¹⁰⁵⁻¹⁰⁶⁻¹⁰⁷⁻¹⁰⁸⁻¹⁰⁹⁻¹¹⁰.

La mère et la fille échapperont à la lutte pour l'homme du fait même des tabous inhérents à la société et surtout de la solidarité ¹¹¹ à l'encontre de l'autorité suprême du père omniprésent ¹¹², nonobstant le rôle déterminant joué parfois par la femme au sein du ménage ¹¹³. Oppressée-oppressante, dans la continuité de l'idéal masculin, par un déterminisme factice ¹¹⁴, épouse/bru/mère/belle-mère/belle-sœur; la femme inéluctablement subira son sort d'ennemie de « l'autre ». Rivalité entre femmes présente à tous les échelons des relations internes au clan ¹¹⁵⁻¹¹⁶ ou élargies à

104. *Nuera, dolor de muela* : Bru, rage de dents.

105. *Nuera en kaza, kaza desfamada* : Bru à la maison, maison déshonorée.

106. *Trayer nuera en kaza, es trayer el gwerko kon tanyedores* : Amener la bru à la maison, c'est amener le diable avec des musiciens.

107. *Kuando estan en pas la suegra i la nuera? Kuando el azno suve la eskalera* : Quand est-ce que la belle-mère et la bru sont en paix? Lorsque l'âne monte les escaliers.

108. *La nuera traye achugar de oro i de marfil, la suegra tiene siempre ke dizir* : La bru apporte un trousseau d'or et d'ivoire, la belle-mère trouve toujours quelque chose à dire.

109. *Nuera : kulevra kon kimere* (kimane : mandoline) : Bru : couleuvre avec mandoline (qui cache sa ruse sous des apparences pacifiques).

110. *Regolda mi nuera tripas yenas, regolda mi fija de tripas vazias* : (Éternelle malveillance de la belle-mère pour sa bru) Ma bru rote? naturellement, elle s'est gavée de boustifaille! ma fille rote? la pauvre! c'est parce qu'elle ne mange pas à sa faim!

111. *Tres ijas i una madre, mala vida para su padre* : Trois filles et une mère, malheur pour le père.

112. *El padre se kome la karne* : Le père mange la viande (allusion à la place occupée par le père au sein de la famille : il mange la viande – denrée rare – et laisse le reste aux autres).

113. *Una ija : una maraviya. Dos : kon sabor. Tres : malo es. Kuatro ijas i una madre : mala viejes para el padre* : Une fille : une merveille. Deux filles : avec plaisir. Trois : c'est mauvais. Quatre filles et une mère : malheureuse vieillesse pour le père.

114. *Nuera fuites suegra seras; lo ke izites, te azeran* : Bru tu fus, belle-mère tu seras; ce que tu as fait, on te le fera.

115. *Amistad entre suegra i nuera no ay* : Il n'existe pas d'amitié entre belle-mère et bru.

116. *Kunyadika, kulevrika*, Belle-sœur : petite couleuvre.

l'extérieur ¹¹⁷, mais cristallisée davantage autour du fils-époux de « l'autre » – fils de la mère/belle-mère. Rançon d'une identité à la merci et au service du mâle-mal?

BIBLIOGRAPHIE

A) Recueils de proverbes

Kayserling M., *Refranes o proverbios españoles de los Judios Españoles*, Budapest, Imprenta de Sr C. L. Posner y hijo, 1889 (à compte d'auteur).

Kolonomos Žamila et Sadikario Avram, *Proverbs, Sayings and Tales of the Sephardi Jews of Macedonia*, Belgrade, published by the Federation of Jewish Communities in Yugoslavia, 1978.

Levy Estela, *El Ladino Dichos y Refranes*, Argentine, 1979 (à compte d'auteur).

Pinto B., Samuel Danon Daniel et Pinto Avram, *Proverbs and Sayings of the Sephardi Jews of Bosnia and Herzegovina*, Belgrad, published by the Federation of Jewish Communities in Yugoslavia, 1976.

Saporta y Beja Enrique, *Refranes de los Judíos Sefardíes*, Barcelone, Ameller Ediciones, 1978.

B) Revues consultées

Le Judaïsme Sephardi (mensuel) 1932. Nouvelle série à partir de 1953-1966, France.

Aki Yerushalayim (trimestriel) n^{os} 1-11, 1979-1981, Israël.

C) Articles

Danon Abraham, « Proverbes judéo-espagnols de Turquie », in *Zeitschrift für Romanische Philologie*, XXVIII (1903), pp. 72-96.

Elnecave David, « Folklore de los Sefardíes de Turquía », in *Sefarad*, XXV (1965), pp. 189-212.

117. *Vizina buena no ay* : Il n'y a pas de bonne voisine.

- Foulché-Delbosc R., « Proverbes judéo-espagnols », in *Revue Hispanique*, II (1895), pp. 312-352.
- Galante Abraham, « Proverbes judéo-espagnols », in *Revue Hispanique*, IX (1902), pp. 440-454.
- Galante Abraham, « Proverbes judéo-espagnols », in *Quatrième recueil de documents concernant les juifs de Turquie*, Istanbul, Fakülteler Matbaası, 1954, pp. 49-60.
- Galante Abraham, « Proverbes judéo-espagnols », in *Sixième recueil de documents concernant les juifs de Turquie et divers sujets juifs*, Istanbul, Çituri Biraderler Basimevi, 1956, pp. 54-60.
- Kayserling M., « Quelques proverbes judéo-espagnols », in *Revue Hispanique*, IV (1897), p. 82.
- Moscona Isak, « On the Richness of Sefaradic Folklore. (On Sefaradic Paremiology) », in *Annual*, XV (1980), pp. 73-102.

D) *Dictionnaire*

Nehama Joseph, *Dictionnaire du judéo-espagnol*, Madrid, C.S.I.C., 1977.

E) *Proverbes recueillis en Turquie et en Israël auprès de judéo-espagnols.*